

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 56 (1918)  
**Heft:** 42

**Artikel:** Les "razons"  
**Autor:** L.D.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-214211>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 04.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## NOS VIEILLES CHANSONS

Si vous avez assisté à des agapes patriotiques, peut-être vous est-il arrivé, une fois ou l'autre, d'être quelque peu abasourdi par une éloquence ronflante autant que par les éclats d'une fanfare à faire trembler les vitres. Mais voilà que se sont tus cuivres et « orateurs officiels » et que dans l'accalmie résonne doucement, comme un chant d'oiseau après la tempête, une mélodie si vieille que les vieux eux-mêmes ne s'en souviennent plus. C'est une chanson de bergère, d'armailli ou de vigneron, une ronde enfantine ou encore une complainte d'amour. Simple en est la musique, mais elle s'adapte si naturellement au texte que l'esprit en est tout rafraîchi et qu'on se prend à dire avec le poète : « Les vieux refrains ont une voix qui charme ».

Ces chansons où se reflète la vie de nos aïeux, où respire l'âme même de notre terre, le *Conteur vaudois*, ainsi que le savent nos lecteurs, s'est mis à les recueillir et M. Charles Pfluger en a obligamment noté l'air pour deux voix. Le succès qu'elles ont eu a engagé M. Albert Dupuis à en publier un premier cahier<sup>1</sup>. Il a eu mille fois raison. Ainsi réunies, elles seront accueillies favorablement, pensons-nous, par les groupements tels que les chœurs de dames vaudoises qui se sont formés pour remettre en honneur les jolies choses de jadis, par les chanteurs que n'ont pas subjugués les modernes chansonnettes des bords de la Seine, par ceux-là aussi qui, sans être des virtuoses, aiment à dire dans leurs chants le bonheur qu'ils ressentent d'appartenir à notre beau pays. V. F.

**Etablissement de bienfaisance.** — L'an dernier, la Société suisse d'Utilité publique est entrée en possession du Château de Constantine, (Vully vaudois), que lui a légué M. Eugène Nicole. Cette association, suivant le désir du donateur, vient d'organiser une « Maison de repos et de convalescence pour personnes du sexe féminin ». La direction et la gérance en sont confiées aux sociétés romandes d'Utilité publique. Cet asile rendra de grands services à nos populations. Seul, le prix de l'entretien sera réclamé aux pensionnaires ; les frais généraux seront couverts par les intérêts de legs et les dons. Les formulaires d'admission et règlement sont à demander à la Directrice de l'Asile de Constantine (Vully) et les dons peuvent être versés au Compte de chèques II.462, Avenches.

## NOS L'AVONS !

## Ce qu'on entend.

Il n'y a pas, nous l'avons !

— Quoi ?

— Le gosier en pente.

— Qui, nous ?

— Les Vaudois, pardi ! Oui, oui, nous l'avons, et le « grain de sel » aussi. Nous buvons, semble-t-il, plus que d'autres ; nous ne savons rien discuter, rien traiter, rien conclure que le verre en main.

— Vous exagérez.

— Pas du tout. Allez discuter ou traiter une affaire quelconque avec quelqu'un ; ce quelqu'un vous dira : « Si nous allions partager trois décis ou un demi, en parlant de votre affaire ? »

Si l'affaire se traite au bureau ou au magasin de l'un des contractants, lorsqu'elle est conclue, l'un de ceux-ci, si même ce n'est les deux ensemble, fait « Eh bien, nous voici d'accord ; ça vaut bien trois décis, un demi ou une bouteille ».

A présent, il est vrai, une bouteille, c'est rare : le vin est bien trop cher.

Si, au contraire, on ne parvient pas à s'entendre, à titre de compensation ou bien pour ne pas couper tout à fait le pont et amorcer éventuellement de nouvelles négociations, de rechef les trois décis ou le demi.

Fait-il chaud et rencontre-t-on un ami ou une

NOS VIEILLES CHANSONS, avec la musique, recueillies par le *Conteur vaudois*. Lausanne, Albert Dupuis, imprimeur-éditeur, Saint-Laurent, 26, (Derrière l'Église). — Prix 1 franc.

connaissance, vite trois décis ou un demi pour se ... rafraîchir ; fait-il froid, c'est pour se ... réchauffer. Si le temps n'est ni chaud ni froid, les trois décis ou le demi sont une diversion à la « monotonie » de cette température trop « neutrale ».

La moindre course, la moindre circonstance qui vous fait sortir de chez vous, de votre bureau, de votre atelier, qu'il s'agisse d'une affaire pressée ou non, gaie ou triste, un enterrement, par exemple, sont prétexte aux trois décis ou au demi. A moins que la grippe, quand elle règne, ne soit encore la meilleure excuse.

Et, bien souvent, les deux ou trois décis interviennent sans aucune raison. Simple habitude. C'est comme ça, chez nous, que voulez-vous.

Et allez donc, le soir, dans un de nos cafés que fréquentent aussi les étrangers. Tandis que vous verrez ceux-ci rester toute la soirée devant une tasse de café, un bock, deux décis ou un verre de liqueur, nos bons Vaudois « renouvellement » deux, trois, quatre fois et plus, suivant le nombre des participants, les trois décis, le demi ou le litre. Et très probablement, il vont encore continuer la série dans un, deux ou trois autres établissements. Il est si difficile de se séparer. On n'a jamais tout dit. « Et je connais, à ce propos, bon nombre d'hommes qui sont femmes », écrivait malicieusement le bon La Fontaine.

Est-ce à dire que nous soyons des ivrognes ? Non point. Les ivrognes ne sont pas, chez nous, plus nombreux qu'ailleurs. Et puis, en général, quand ils ne sont pas trop chers — ce n'est, hélas ! point le cas, maintenant — nos excellents crus, qui ne font de mal à personne, pour autant qu'on n'en abuse pas, ont très heureusement le pas sur les boissons nocives dont on n'use souvent que trop largement ailleurs.

Mais nous ne perdrons rien, toutefois, ni les uns ni les autres, à ne pas donner prise à certains reproches, souvent exagérés, partant injustes, ou à ne pas risquer de faire classer, par de mauvais plaisants, les trois décis ou le demi au rang d'emblèmes nationaux. J. M.

**Au service.** — C'était, en 1897, au cours de répétition du lazaret de corps I.

Le Dr ..., alors premier lieutenant, s'adresse à l'un de ses hommes, à la leçon théorique :

— Brancardier C... dites-moi de quoi se compose un train sanitaire ?

— Ah ! mon lieutenant, je ne vous ferai pas l'offense de vous le dire. Vous le savez bien mieux que moi. — A. C.

## LA FILLE QUI VEUT SE MARIER

Il est pourtant temps,

Pourtant temps, ma mère,

Il est pourtant temps,

De me marier.

— Ma fille ! vous n'êtes qu'un enfant.

— Mère, j'aurai demain quinze ans.

Que n'y songe-t-on ?

Que ne se hâte-t-on ?

Que n' me marie-t-on ?

Il est pourtant temps...

— Ma fille ! vous n'avez pas d'amant.

— Ma mère, il en vient si souvent !

Que n' les reçoit-on ?

Que n' les aime-t-on ?

Que n' me marie-t-on ?

Il est pourtant temps...

— Ma fille ! vous n'avez pas d'argent.

— Ma mère, nous avons six francs.

Que n' les prend-on ?

Que n' les change-t-on ?

Que n' me marie-t-on ?

Il est pourtant temps...

— Ma fille ! vous n'avez pas de vin.

— Mère, nous avons du raisin.

Que n' le cueille-t-on ?

Que n' le foule-t-on ?

Que n' me marie-t-on ?

Il est pourtant temps...

— Ma fille ! vous n'avez pas d'habits.

— Mère, nous avons des brebis.

Que n' les tond-on ?

Que n' file-t-on ?

Que n' me marie-t-on ?

Il est pourtant temps...

— Ma fille ! vous n'avez pas de lit.

— Mère, nous avons des lambris.

Que n' les scie-t-on ?

Que n' les cloue-t-on ?

Que n' me marie-t-on ?

Il est pourtant temps...

— Ma fille ! vous n'avez pas de draps.

— Mère, nous avons des sacs.

Que n' les découd-on ?

Que n' les recoud-on ?

Que n' me marie-t-on ?

Il est pourtant temps...

— Ma fille ! vous n'avez pas de maison.

— Mère, le boiton du cochon,

Que n' le saigne-t-on ?

Que n' le mange-t-on ?

Que n' me marie-t-on ?

Il est pourtant temps...

Pourtant temps, ma mère,

Il est pourtant temps,

De me marier.

## LO RATI

(Patois du Pays d'En-haut)

ON Dzojet dé pé Montboon, aô bun Erb voué, mé rappallo pas bun, avai éta maistré dein lé paï étranzdi, on par d'annâie. On dzor, lo vaica que rejarroué. Vo j'arai fadu lo vouaiti et l'ouré devejâ. Lo pouro d'adou fajai cheimblan de pa mé chavai lo français. Quand on lai devejavé, l'étai d'obedzi — que déjai — de coumethi par translata ein anglais por comprendre. Quant au patoi, l'ava tot aobliâ. On dzo, que che promenavé per lo pra, ché diverti on moment à vouaiti lé dzeiti que fenâvan.

— Aoh ! fa-te dunché, ein fachein cheimblan d'avai mau tun a devejâ lo français, comment appelez-vous cet outil dans votre dialecte ? et il montravé on rati qu'étai éteindu chu lo pra.

Ma vaica que chein fère atteinchon, i bouté lo pi sur lé dein dâo rati ; lo rati ché laiva, et te vin lao écliafiâ lo nâ.

— Tsanero dé rati, que fâ lo Djozet, ein ché paneint lo nâ.

D'avai rétrovâ la mémoire.

Le Progrès.

**Le Véritable Messager boiteux de Berne et Vevey pour 1919 (21<sup>e</sup> année).** Prix 40 centimes. — Le fidèle *Messager boiteux* est arrivé. Toujours confiant dans la victoire de ceux qui défendent la cause du Droit et de la Justice, il relate les événements qui se sont déroulés durant l'année de la grande guerre. Il consacre quelques pages à l'armée américaine, dont la vaillance égale celle de ses alliés.

L'armée suisse fait aussi très justement l'objet d'un article qui, accompagné de dessins, nous révèle les méthodes nouvelles dont nos soldats s'accommodent fort bien.

A côté des anecdotes, boutades habituelles, le *Messager* nous offre un intéressant article de l'abbé Moreux (Le temps qu'il fera), une nouvelle de M<sup>lle</sup> H. Gaillood (Marraines de guerre) et quelques notes de M. René Payot sur « l'Aurès algérien » ; le tout illustré.

## LES « RAZONS »

... 7 octobre 1919

Mon cher *Conteur*,

L'INDUSTRIEL lausannois, un farceur très connu jadis, dont tu as parlé dans ton dernier numéro, s'arrêtait chaque année à Bex, au cours de ses voyages d'affaires, et en-

trait régulièrement chez un coiffeur de la localité pour sa toilette. Un jour pendant que le figaro le savonnait, il lui demande : « Que faites-vous de ces « razons »<sup>1</sup> de barbe ? »

— Mais, répond le barbier, on les jette à l'égoût.

— Quelle dilapidation ! dit le client ; ne savez-vous donc pas que l'on utilise maintenant les plus petits poils, les « razons » de veaux comme d'autres, pour confectionner des couvertures ?

— Bah ! dit le figaro, plaisanterie !

— Eh bien ! à votre place, dit le facétieux client, je les laverai, sécherais et arrangerais soigneusement et vous verriez que cela se vendrait. Moi j'en achète.

L'année suivante, le voyageur se retrouve dans le fauteuil du coiffeur, qui lui fait :

— A propos, monsieur, je les ai gardés et bien soignés.

— Quoi ? demande le client qui ne se souvenait plus de l'histoire.

— Eh bien, les « razons » : j'en ai un sac plein.

— Ah ! Ah ! fait notre farceur, qui réfléchit un instant à la façon dont il allait se sortir d'affaires.

Après être rasé, il plonge la main dans le sac que le barbier lui présente et en retire une pleine poignée de petits crins. Alors les regardant de plus près, il s'écrie :

— Mais malheureux, comment voulez-vous que j'utilise cette marchandise ainsi ! il y a des poils blancs, des noirs, des blonds, etc. Il faut les trier.

— Ah ! c'est cela, dit le figaro, scandalisé ; j'ai déjà eu assez de peine ainsi ; et il jette le tout par la fenêtre de derrière de son laboratoire. Allez les trier vous-même, je ne suis pas assez crétin pour cela ! — L. D.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

## La Bibliothèque de mon oncle

33

PAR

RODOLPHE TŒPFFER

Au surplus, ces lecteurs sont dignes d'excuse ; leur opinion provient d'une source respectable. En effet, le plus grand nombre des hommes, j'entends de ceux qui font honneur à l'espèce, ont été plus d'une fois à portée de reconnaître par eux-mêmes l'insuffisance des bons penchants à guider toujours vers le bien, et comment ces penchants succombent souvent, lorsqu'ils sont aux prises avec d'autres penchants moins bons. De là, à leurs yeux l'absolue nécessité des principes et des croyances, auxiliaires puissants, et les seuls propres à assurer au bien la victoire. De là aussi leur défiance à l'égard de ceux en qui ils ne croient pas reconnaître ces garanties.

C'est justement dans cette opinion, qu'au fond je partage, que je trouve l'explication et en quelque sorte la clef du caractère de mon oncle et des apparentes contradictions qu'offraient en elles, au premier abord, ses opinions et sa vie. Cet homme était d'une trempe naturellement si bonne, si honnête et si bienveillante, qu'il ne s'était peut-être jamais trouvé à portée, comme les lecteurs dont je parle, de reconnaître le besoin d'aucun auxiliaire qui le portât au bien, et encore moins qui l'empêchât de faire le mal. Une décence naturelle l'avait préservé de tous les désordres ; une timidité naïve et sa vie solitaire lui avaient conservé une antique simplicité ; tandis que son cœur, humain plutôt que sensible, généreux plutôt qu'ardent, et point usé par les déceptions et les défiances, avait retenu certaine verdure juvénile qui se manifestait dans ses sentiments et dans ses procédés. Et comme il arrive quand les vertus n'ont pas coûté d'effort, nul orgueil, nulle froideur ; une modestie vraie, une bonté candide et certain charme d'innocence paraient les aimables qualités de cet excellent vieillard.

Aussi, malgré les opinions plus ou moins étranges et contradictoires qui pouvaient flotter et coexi-

<sup>1</sup> Terme populaire vaudois pour désigner les poils de barbes tombés après le passage du rasoir.

ter dans l'esprit de mon oncle, ou y établir entre elles une lutte en dépit des principes de morale ou de conduite qui pouvaient logiquement découler de ces opinions, ses habitudes portaient toutes l'empreinte de l'honnêteté la plus sévère et la plus franche bonté. Si, à la vérité, la semaine s'écoulait dans de laborieuses recherches qui le préoccupaient tout entier, il consacrait le dimanche à un décent et tranquille repos. Dès le matin, un vieux barbier son contemporain lui rasait son visage, apprêtait sa perruque ; puis vêtu d'un habit marron neuf, quoique d'une coupe antique, il se rendait à l'église de sa paroisse, appuyé sur sa canne à pommeau d'or et portant sous le bras un psautier proprement relié en peau de chagrin et fermé de clous d'argent. Assis à sa place d'habitude, il écoutait le sermon avec une consciencieuse attention, et, sans doute, nul plus que lui n'apportait de la candeur à s'en appliquer les leçons. Sa voix cassée se mêlait aux chants ; puis, après avoir déposé dans le tronc son offrande, large, mais toujours la même, il rentrait au logis ; nous dinions ensemble, et la soirée était consacrée aux paisibles promenades dont j'ai parlé.

Ces traits, qui ne se rapportent qu'à l'une des habitudes de mon oncle, suffisent à donner l'idée de l'honnête simplicité qui présidait à tous les actes de sa vie solitaire ; mais ils ne donnent aucunement la mesure de la bonté également simple de son cœur, et je me trouve embarrassé pour la peindre sans lui ôter son charme, sans risquer de faire prendre pour des vertus ce qui était chez lui nature, manière d'être. Dirai-je que, demeuré mon protecteur par la mort de mes parents, qui avaient laissé quelques engagements à remplir, il ne lui était jamais entré dans l'esprit que ce ne fût par sa plus naturelle affaire de d'y satisfaire en entendant, ses modiques capitaux ? dirai-je que jamais il n'imaginait un instant que je n'eusse pas droit à tous ses sacrifices, sans même qu'il examinât si j'en étais toujours digne, si j'étais docile à ses directions ou reconnaissant de ses bienfaits ? Mais, aux yeux de plusieurs, ces choses paraissent des devoirs tout tracés, et la bonté se peint mieux peut-être dans des actes plus faciles.

Je suis de cet avis. Aussi regrettais-je que la vieille servante qui, durant trente-cinq années, gouverna le petit ménage de mon oncle, ne tienne pas ici la plume à ma place. Moins infirme qu'elle, il trouvait bien plus simple de suppléer lui-même à l'irrégularité de son service que de lui donner une rivale ; et, au lieu d'en concevoir de l'humeur, son habituel mouvement auprès d'elle était de la ragailardir par quelques propos d'affectueuse gaieté. A la vérité, il la querellait parfois, mais seulement pour n'être pas docile à ses prescriptions ; et, tout en la tyrannisant de par Hippocrate, ce pauvre oncle, changeant en quelque sorte d'office avec elle, était devenu son serviteur. Dans les derniers mois de la vie de cette femme, il lui avait donné sa chaise à vis, et je l'ai vu, chaque jour, après que nous l'y avions transportée ensemble, faire le lit de sa servante, et tirer un sourire de ses lèvres décolorées.

Un soir, cette pauvre femme, éprouvant une douleur inaccoutumée, mon oncle après s'être fait dire les symptômes avec le plus grand soin, consulta son livre, imagina une drogue victorieuse, et sortit vers minuit la faire préparer sous ses yeux chez le pharmacien. Son absence se prolongeant, Marguerite m'appela pour me faire part de son inquiétude. Je m'habillai en toute hâte, et je cours chez le pharmacien par le chemin le plus court. Mon oncle en était sorti depuis quelques moments. Tranquillisé par cet assurance, je m'acheminai par la rue qu'il avait dû suivre : c'est celle de la Cité.

J'avais gravi la moitié de cette rue dont la pente est assez rapide, lorsque je vis à quelque distance un homme seul, qu'à son action je ne reconnus point d'abord pour mon oncle. Il portait avec effort un objet pesant qu'il posa à deux reprises, comme pour prendre haleine ; puis, arrivé au haut de la rue, il plaça dans un coin formé par la saillie des maisons, s'assurant avec le bout de sa canne que cet objet ne pût rouler de nouveau sur la voie.

Je reconnus mon oncle, qui fut bien surpris de me voir. Après lui avoir expliqué le motif de ma course : « Eh ! j'y serais déjà, me dit-il, sans un énorme caillou où je me suis choqué rudement. » Et il hâta le pas en boitant.

Ce trait peint, ce me semble, cet excellent homme. Agé, boiteux, ayant hâte, il avait solidairement porté la grosse pierre en un lieu où elle ne pût plus

nuire, et, de son aventure, c'était la seule circonstance qu'il eût déjà oubliée.

\* \* \*  
L'on comprend mieux maintenant avec quelle tristesse je regardais, ce jour-là, trembler la main de mon oncle. J'ajoutai ce signe à plusieurs autres que je rapportais à la même cause : la croissante sobriété de son régime, ses promenades bien plus courtes, et le dimanche, à l'église, un assouplissement contre lequel je le voyais lutter avec effort.

Mais pendant que je me livrais à ces tristes pensées, mes yeux vinrent à rencontrer la madone... Elle avait été remise à sa place. J'en fus surpris, car je croyais que mon oncle l'avait vendue à certain Israélite qui marchandait ce tableau depuis longtemps. Je me levai machinalement pour aller la considérer.

« Cette madone... » dit alors mon oncle. Et quelque émotion altéra sa voix.

\*\*\*  
La seule chose sur laquelle mon oncle m'eût indirectement contrarié, et l'on a vu par quels moyens, c'était mon penchant pour les beaux-arts. Le prix immense qu'il attachait à voir l'unique rejeton de la famille entrer dans la glorieuse carrière de la science avait seul pu l'engager dans ces pratiques, qui tout innocentes qu'elles étaient, avaient coûté infiniment à sa droiture comme à sa bonté ; et sûrement il s'était reproché comme une dureté grande de m'avoir soustrait la vue de la madone. Il n'en fallait pas d'avantage pour que le trouble et quelque honte agitaient son âme candide et sereine.

« Cette madone, reprit mon oncle, je l'avais ôtée de là pour des raisons... J'aurais dû ne pas l'ôter... Je te la donne. Tu la descendras. »

Pendant qu'il disait ces mots, mon oncle avait repris son calme habituel. Pour moi, surpris au milieu de ma tristesse par ces paroles de regret, qu'accompagnait un don généreux, ce fut à mon tour d'être ému et embarrassé.

« Mais, continua-t-il en souriant, en revanche tu me rendras mes livres. Mon Grotius s'ennuie là-bas... mon Puffendorf y sommeille... La vieille me parle d'araignées qui tendent leur toile de l'un à l'autre... Après tout, que chacun suive sa pente... Le droit est pourtant une honorable carrière !... Mais quoi les arts ont du bon aussi... On peint la belle nature, on compose des scènes variées, on se fait un nom... On n'y devient pas riche ; mais enfin on peut vivre modiquement... De l'économie, quelques gains, un peu d'aide... Bientôt, quand je ne serai plus, mon petit avoir... »

Ici, ne pouvant retenir mes larmes, j'y donnai cours, m'abandonnant à toute l'affliction que provoquaient en moi ces paroles.

\* \* \*  
Mon oncle se tut, et, se méprenant sur la cause de mes larmes, il ne tenta pas d'abord de me consoler ; mais, après quelque silence, s'approchant de moi :

« Une fille si sage ! dit-il, si belle !... une fille si jeune !

(A suivre.)

La livraison d'octobre 1918 de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE et REVUE SUISSE contient les articles suivants :

Vahiné Papaa, Croquis africains. — André Langie, Les Prussiens. (Seconde et dernière partie.) — Eden Phillpotts, La ferme de la Dague. Roman. (Septième partie.) — Victor Giraud, La Marne. Un chapitre de la Grande Guerre. (Seconde et dernière partie.) — Okakura Kakuzo, Le livre du thé. (Seconde partie.) — G. Arvanitaki, Sur la question d'un nouveau calendrier. — J. E. David, De l'origine de quelques jeux en plein air. (Seconde partie.) — X. X. X. Deux années de guerre en Arabie. Chroniques russe, (Ossip Lourie) ; allemande, (Antoine Guillard) ; scientifique, (Henry de Varigny) ; suisse romande, (Maurice Milloud) ; politique, (Ed. Rossier). — Revue des livres.

La Bibliothèque Universelle paraît au commencement de chaque mois par livraison de 200 pages.

**Kefol** NEURALGIE  
MIGRAINE  
BOITE  
FR. 1.80  
TOUTES PHARMACIES

Julien MONNET, éditeur responsable.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS